



HAL
open science

Contexte archéologique et données épigraphique à Ras Shamra-Ougarit : quelques réflexions sur l'interprétation du gisement de 1973-1992

Pierre Lombard

► To cite this version:

Pierre Lombard. Contexte archéologique et données épigraphique à Ras Shamra-Ougarit : quelques réflexions sur l'interprétation du gisement de 1973-1992. Marguerite Yon; Maurice Sznycer; Pierre Bordreuil. Le pays d'Ougarit autour de 1200 av. J.-C. (Actes du Colloque International Paris, 28 juin-1er juillet 1993), XI, Éditions Recherche sur les Civilisations, pp.227-237, 1995, Ras Shamra-Ougarit, 2-86538-253-2. halshs-01861957

HAL Id: halshs-01861957

<https://shs.hal.science/halshs-01861957>

Submitted on 26 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Publié dans M. Yon, M. Sznycer et P. Bordreuil (eds), *Le pays d'Ougarit autour de 1200 av. J.-C.*, 1995, pp. 227-237

CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE ET DONNÉES ÉPIGRAPHIQUES A RAS SHAMRA- OUGARIT: QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'INTERPRÉTATION DU GISEMENT DE 1973-1992.

Pierre LOMBARD
G.R.E.M.O. / URA 913 du CNRS, Lyon.

Associer aux indices historiques ou philologiques livrés par un lot de tablettes cunéiformes les données fournies par les autres éléments matériels du niveau de provenance peut paraître un réflexe à la fois logique et couramment pratiqué. Dès lors, il semble évident que l'on contribue non seulement à mieux cerner la datation d'un document, mais encore à préciser sa propre histoire au sein du site et finalement, comme cela a déjà été souligné, « à l'intégrer mieux à la civilisation dont il émane et qu'en sens inverse il contribue à éclairer » (1).

Force est pourtant de constater qu'en règle générale, cette démarche est très rarement suivie. Dans la majorité des cas, les textes sont rapidement séparés de leur contexte primaire, pour n'y être que rarement confrontés à nouveau dans le traitement ultérieur de la fouille, un peu comme s'ils participaient d'un cheminement intellectuel où des matériaux "nobles" côtoieraient d'autres témoins infiniment plus modestes qui ne sauraient justifier une rétroaction (*feedback*) — l'une des démarches de base, pourtant, du raisonnement archéologique et, plus généralement, scientifique.

A notre sens, épigraphistes et archéologues partagent la responsabilité d'une situation où tous ont tendance à oublier qu'une inscription ou un texte trouvé en stratigraphie demeure avant tout une pièce d'un assemblage matériel souvent beaucoup plus cohérent qu'on ne l'imagine. Qu'il s'agisse là de négligence ou d'un certain mépris du raisonnement archéologique de la part des premiers, ou encore d'une trop grande confiance dans le discours épigraphique de la part des seconds, cette attitude est regrettable, mais partiellement explicable. Nous renverrons ici à la réflexion naguère conduite sur un sujet proche par Jean-Marie Durand (2), qui évoquait déjà — sans la dénoncer clairement d'ailleurs — cette « division malheureuse de la recherche » où épigraphistes et archéologues revendiquent la primauté de leurs documentations respectives, pourtant, selon lui, « d'une altérité irrémédiable, la première parlant de ce que l'autre ne peut plus retrouver, la seconde dégageant ce dont l'autre ne parle pas »... (3)

Qu'on ne s'y trompe pas ; il ne s'agit pas là pour nous de plaider pour le principe la cause d'une documentation archéologique dont nous saisissons parfaitement les limites, mais plutôt de mettre en garde contre les conséquences inévitables de cet état de la recherche.

Ainsi, nous admettons volontiers que l'épigraphiste peut effectivement apporter à l'archéologue des éléments de datation parfois très fins : l'exceptionnelle qualité des textes recueillis ces dernières années dans le chantier « Sud-Centre » d'Ougarit est là

pour le démontrer. Mais la précision chronologique (« aux alentours de 1224 ») que paraît autoriser, selon Sylvie Lackenbacher (4), la lettre RS 88.2158 doit-elle pour autant nous conduire à relativiser notre propre raisonnement, qu'il fasse appel à la céramologie, à la sigillographie, ou encore aux apports de l'archéométrie ? Nous ne le pensons pas et préférons défendre l'évidente complémentarité d'une double démarche qui, dans ce cas précis, consistera à proposer de dater non seulement la « création » du document lui-même, mais aussi son dépôt dans la couche archéologique qui l'a livré.

En revanche, il paraît tout aussi clair que la prise en compte plus fréquente du contexte archéologique d'un lot de textes — notion étendue qui rassemble tout à la fois des éléments purement anecdotiques sur les circonstances de la découverte, mais aussi des données plus complexes comme la position stratigraphique des documents, leur répartition spatiale ou encore le matériel archéologique qui leur était associé — prévient aussi nos collègues philologues d'aboutir parfois à des conclusions prématurées ou inexactes, comme nous essaierons de le montrer plus loin.

Comme de nombreuses autres aires du Proche Orient ancien, le domaine de l'Ougarit (5) n'a pas échappé à cette situation. A quelques exceptions près, on constate généralement que les seuls ensembles épigraphiques bien cernés sur le plan archéologique sont ceux mis au jour lors des fouilles conduites durant ces vingt dernières années, les meilleurs exemples demeurant ceux de la découverte de 1977-78 dans le Palais Nord de Ras Ibn Hani (6) et, plus récemment, du quartier « Sud-Centre » de Ras Shamra dont il sera question ici.

Si, dans la plupart des cas, nous sommes en mesure d'identifier de manière relativement satisfaisante la provenance des textes des campagnes de fouilles anciennes à Ras Shamra (7), les publications relatives à ces documents non seulement ne sont pas toujours explicites sur le contexte de leur découverte, mais encore l'ignore le plus souvent. On peut constater que même un chercheur comme Claude Schaeffer, pourtant très présent sur le terrain et passionné par les trouvailles épigraphiques, n'a pas toujours saisi les risques d'une telle dichotomie de la recherche, évidente source d'erreurs d'interprétation. Les exemples sont nombreux, et nous nous limiterons à ne citer que quelques-uns d'entre-eux.

On est ainsi conduit à s'interroger sur la nature exacte du « nid de tablettes » (sic) mis au jour dans la maison du Grand Prêtre lors de la 1^{ère} campagne de 1929 (8), mais davantage encore sur la réalité du « four à cuire les tablettes » de la cour V du Palais Royal (9) ; dans ce dernier cas, c'est précisément l'interprétation hâtive d'une trouvaille séparée des données de son contexte archéologique (pourtant convenablement décrit par C. Schaeffer) qui a conduit à une conclusion vraisemblablement erronée : un four a effectivement existé dans l'angle sud-ouest du bassin central de la cour V, sans doute construit par des squatters peu après l'abandon du palais, mais tout semble indiquer cependant que son hypothétique « dernière fournée de textes » n'est que le produit de l'effondrement de l'étage supérieur du bâtiment, où se trouvaient très probablement stockées ces tablettes, selon un schéma traditionnel à Ras Shamra ; on expliquerait mieux dès lors le matériel quelque peu hétéroclite recueilli parmi les décombres de la structure (objets en albâtre, notamment) et le fait que des fragments appartenant à l'une des tablettes du « four » aient été récupérés à plusieurs mètres de celui-ci (10).

Dans le quartier résidentiel du tell, fouillé dans les années cinquante, c'est aussi un examen minutieux de la répartition spatiale des documents en provenance de la zone de la Maison de Rashapabou qui fait douter de l'existence même de la bibliothèque dite de la « Maison du Lettré », contiguë à la précédente : compte-tenu de la large dispersion

des documents liée à leur chute depuis l(es) étage(s) supérieur(s) lors de la ruine de ces bâtiments, les 24 tablettes attribuées au « Lettré » ont toutes chances d'appartenir en fait au même lot que celles dites « de Rashapabou » (11).

A l'inverse, au lieu de multiplier les zones d'archives, l'isolement archéologique des documents écrits a parfois eu des effets réducteurs : le réexamen minutieux des données de fouilles de la tranchée « Ville Sud » a ainsi récemment conduit O. Callot à distinguer stratigraphiquement (et par là même, chronologiquement) deux lots distincts de textes au sein d'une "bibliothèque" jusqu'ici considérée comme unique et cohérente (12).

On admettra donc que la plus élémentaire prudence s'impose, dès lors qu'on se trouve privé — ou qu'on préfère ne pas tenir compte — des données archéologiques.

Le traitement de la dernière découverte épigraphique d'Ougarit, est à cet égard très significatif, comme nous allons le voir.

On rappellera tout d'abord brièvement les circonstances (13) et la nature exacte de cette trouvaille exceptionnelle. Ses origines remontent en fait au mois de mai 1971 lorsqu'une tablette, découverte fortuitement sur le site par un berger, fut remise à Henri de Contenson, alors directeur de la Mission archéologique de Ras Shamra. Ce document (RS 32.204) révélait un double message adressé au roi et à la reine d'Ougarit, dont Jean Nougayrol reconnut très vite l'importance (14). C'est à l'opiniâtreté de Pierre Bordreuil qu'on dut alors le succès d'une opération qui consista d'une part à localiser précisément l'origine de la tablette (un talus fraîchement constitué à la suite du creusement par l'armée syrienne de la tranchée de fondation d'un blockhaus), d'autre part à convaincre le chef de mission d'obtenir des autorités militaires une autorisation d'accès pour tamer ces déblais. Cette dernière tâche a priori rebutante fut cependant conduite en 1973 et se révéla fructueuse puisque 68 tablettes et 51 fragments épigraphes furent alors recueillis.

Longtemps inaccessible aux archéologues, cette zone du tell (dorénavant baptisée "Sud-Centre", cf. *fig. 1*), a depuis fait l'objet d'une fouille régulièrement conduite sous notre responsabilité en 1986, 1988 et 1992, dans le cadre de la nouvelle équipe dirigée par Marguerite Yon (15). Ces trois campagnes de travaux ont permis non seulement de circonscrire soigneusement ce gisement, mais aussi d'en presque doubler la richesse : le bilan épigraphique du secteur atteint, à l'issue de la campagne de 1992, un total de 203 références d'enregistrement, représentant 127 tablettes et 76 fragments épigraphes. Ce résultat le plus notable est celui qu'auront très certainement retenu les philologues ; il s'accompagne pourtant de nombreuses observations stratigraphiques, ainsi que de la mise en évidence d'un riche matériel céramique, le tout associé à une construction d'apparence soignée (16) (*fig. 2*).

Cette documentation matérielle et architecturale fera prochainement l'objet d'une publication exhaustive dans un autre volume (17), et il n'y a pas lieu de la détailler ici. Nous montrerons simplement, à travers deux exemples, qu'il n'est pas souhaitable que ces données, peut-être moins spectaculaires, soient négligées pour autant par l'historien et l'épigraphiste.

On s'intéressera, tout d'abord, aux indications livrées par la céramique associée à ces textes. Celle-ci, plutôt abondante, illustre en majorité des types domestiques caractéristiques de la fin du Bronze Récent à Ougarit ; on sait que ce matériel, qu'il soit importé ou d'origine syrienne, est généralement difficile à situer dans le courant du XIIIe siècle, la forme des vases ainsi que la nature et l'organisation du décor évoluant peu

(18). On a toutefois la chance de posséder au sein de l'assemblage céramique révélé par les pièces 2072 et 2053 plusieurs fragments de cratères importés relevant d'une catégorie très particulière, le "Style Rude" (si l'on s'en tient à l'expression popularisée par A. Furumark (19) pour décrire cette « céramique mycénienne dérivée du style Levanto-Mycénien IIIB », encore qualifiée de « Style Pastoral » par V. Karageorghis, E. Vermeule et M. Yon (20). Cette catégorie s'identifie aisément par le caractère de son décor, traité de façon beaucoup plus schématique que celui des productions figurées traditionnelles du Mycénien IIIB, par ailleurs présentes dans l'assemblage de "Sud-Centre" (cf., par exemple, le fragment de cratère à char, fig. 3). Nos spécimens de Style Rude révèlent ainsi un dessin géométrique (fig. 4) ou figuré (fig. 5) moins accompli, au contours d'épaisseur irrégulière, mais toujours tracé d'une main ferme et rapide ; le traitement du poisson figuré sur le fragment RS 92.2213 (fig. 5) est très représentatif à cet égard, tout comme le motif de « raquettes » (fig. 4 : a) ou de spirales inversées (fig. 4 : b) que l'on connaît sur d'autres vases attribués au même style (21). On ajoutera que ces divers cratères illustrent tous la forme dite "en cloche" (type 281 de la typologie de Furumark, déjà citée), la plus fréquemment associée au style Rude. L'intérêt essentiel de ces occurrences est ici d'ordre chronologique. En effet, on s'accorde à dater cette production dans le tout dernier tiers du XIIIe siècle, soit après 1230 environ (22). Comme on le voit, c'est ici un indice céramologique qui apporte une contribution non négligeable à l'interprétation d'un ensemble épigraphique : il serait à notre sens regrettable de s'en priver.

Le second élément sur lequel nous souhaitons attirer l'attention concerne la répartition spatiale et stratigraphique des tablettes de 1986-1992, qui nous paraît capitale pour en comprendre l'origine. Lorsque l'on consulte la première monographie consacrée à cet ensemble, et plus particulièrement l'introduction de Daniel Arnaud relative aux textes accadiens, on y relève en effet une affirmation pour le moins surprenante. Constatant l'aspect quelque peu hétérogène de ce lot de textes, l'auteur n'hésite pas à déclarer qu'il s'agit très vraisemblablement là de tablettes hors d'usage, retrouvées dans un contexte radicalement différent de celui de leur utilisation première : « ... Avant même leur exhumation contemporaine, considérées comme rebut, ces tablettes avaient été prises là où elles étaient conservées pour servir de radier. A cet égard, elles ont partagé le sort des documents découverts en 1986 et 1988 qui, par analogie, nous renseignent bien sur leur destin. L'opération eut lieu au début du XIIe siècle, si l'on veut bien admettre qu'elle date des textes les plus récents, du roi 'Ammurapi. Cependant, rien ne prouve que cette utilisation secondaire de tablettes inscrites comme matériaux de construction ne se fut pas échelonnée sur un laps de temps plus grand. A tout le moins peut-on conclure que les archivistes ougaritains et ceux pour qui ils travaillaient ne conservaient pas longtemps leurs pièces diplomatiques, moins de la durée d'un règne en tout cas » (23).

Il n'est évidemment pas dans nos compétences de venir commenter ou porter un jugement sur les arguments philologiques, paléographiques ou plus simplement historiques qui ont conduit Daniel Arnaud à établir ce qui, à ses yeux, dépasse visiblement le stade de l'hypothèse. Nous montrerons en revanche que, dans le cas particulier qu'il évoque, une analyse précise du contexte de découverte des documents va dans un sens plutôt différent.

Les travaux que nous avons conduits de 1986 à 1992 ont consisté, rappelons-le, à démonter le *blockhaus* édifié par les militaires syriens à la fin des années soixante-dix,

puis à fouiller soigneusement la zone environnante sur plus de 30m². Nous pensons pouvoir considérer que le gîte original des tablettes est aujourd'hui circonscrit (*cf. fig. 6*). La fosse 2043, correspondant à l'emplacement du *blockhaus* a fait l'objet d'un nettoyage attentif, et les pièces adjacentes 2064, 2065, 2072, 2050 et 2053 ont été volontairement fouillées jusqu'à un niveau très inférieur à celui de leurs fondations ; le dégagement de la pièce 2072 n'a toutefois été conduit que quelques dizaines de centimètres au delà du niveau de son sol, par suite de la découverte du sommet de la tombe 2111. On ne peut totalement exclure, bien sûr, que la reprise des travaux dans cette zone conduise à la découverte de nouveaux documents écrits, en provenance du même lot ; nous pensons qu'il ne pourrait cependant s'agir que de pièces liées à des perturbations postérieures à la constitution de la couche de destruction de cet habitat, notamment lors du pillage très probable de la tombe 2111.

La *fig. 7* montre la répartition *spatiale* des tablettes recueillies durant les trois campagnes (24) ; si l'on admet que le lot important de documents récupéré lors des tamisages de 1973 se trouvait originellement à l'emplacement même du *blockhaus* intrusif (en pointillé sur le plan), il est déjà clair que l'on se trouve ici en présence d'une dispersion large qui paraît davantage liée à une chute depuis un point élevé (plus ou moins à la verticale du carré D714) qu'à une répartition aléatoire à l'intérieur d'un quelconque remblai.

Cette dernière hypothèse, à notre sens, devient définitivement caduque lorsqu'on la confronte à l'examen des schémas des *fig. 8 et 9*, qui présentent, sous deux formes distinctes, la répartition stratigraphique des mêmes documents. Qu'y constate-t-on, en effet ? La *fig. 8*, qui positionne l'altitude exacte de chaque tablette (ou fragment de tablette), dans l'ordre aléatoire des numéros d'inventaire, montre d'abord que l'ensemble de la trouvaille épigraphique de "Sud-Centre" se répartit sur près de 1,5 m d'altitude ; par ailleurs, on peut remarquer qu'à l'exception de RS 86.2209 et 2210, tous ces documents se trouvent contenus sans équivoque dans les couches de destruction de l'habitat, au-dessus du niveau moyen des sols que nous restituons à l'altitude absolue de 17,30 m. La *fig. 9*, qui se présente comme un diagramme cumulatif des mêmes données (séries par ordre croissant des altitudes), montre encore plus clairement que l'ensemble du matériel se répartit nettement en trois groupes distincts : (1) les deux tablettes déjà mentionnées et situées sous le niveau des sols ; (2) un deuxième groupe de 41 documents, concentrés entre les cotes + 17,37 et + 17,77 ; (3) un troisième groupe de 30 documents, répartis de façon plus irrégulière entre les cotes + 17,88 et + 18,90 (25).

En conséquence, nous pensons pouvoir proposer l'interprétation suivante. Le premier groupe de deux tablettes appartient visiblement à une phase ancienne de l'habitat, et ne peut en aucun cas faire partie de la couche de destruction associée à la ruine de la maison peu après l'abandon de la ville (26) : la position stratigraphique de RS 86.2209-2210, dans ce cas particulier, pourrait donc effectivement valider l'hypothèse formulée par D. Arnaud ; il ne sera pas sans intérêt de connaître l'opinion du philologue sur une possible antériorité de ces documents en cunéiformes syllabiques par rapport au reste de la trouvaille. En revanche, la presque totalité du matériel épigraphique participe de la dernière phase d'existence du bâtiment et fut précipité au sol lors de l'effondrement des structures supérieures de la maison. Son apparente répartition en deux groupes distincts est plus difficile à interpréter : elle pourrait s'expliquer par des lieux (des étages ?) de stockage différents mais peut aussi relever du simple hasard.

Dans ce cas précis, il n'est évidemment pas dans la capacité de l'archéologue de dire si ces documents écrits étaient, à la fin de l'existence de la ville, « considérés comme

rebut »; il peut en revanche affirmer que les données du terrain ne permettent en aucun cas de tirer des conclusions sur la durée d'archivages des pièces diplomatiques et qu'en aucune manière celles-ci ont pu avoir été « prises là où elles étaient conservées pour servir de radier ».

* *
*

Sans contester aux documents écrits leur importance essentielle, il convient de ne jamais oublier qu'ils sont partie intégrante d'un assemblage mobilier plus large, incluant des indices souvent tout aussi précieux pour l'interprétation d'un gisement. En conséquence, le contexte archéologique d'une trouvaille épigraphique, lorsqu'il est connu et porteur d'informations, doit être impérativement pris en considération dans le cadre d'une reconstruction qui se doit d'associer archéologues et philologues, sous peine d'appauvrissement ou d'erreurs. Nous espérons avoir montré qu'il serait infiniment dommage que, par mépris ou négligence, notre démarche d'archéologue ne soit finalement réduite qu'à celle d'un simple « fournisseur à qui l'épigraphiste réclame surtout une marchandise en bon état » (27). Nous ne cacherons pas que cette citation, peut-être dictée par l'humour (?), a motivé, pour une large part, la présente contribution...

Lyon, le 24 février 1994.

NOTES

1. A. Caubet, J.-C. Courtois et M. Yon, « Le contexte archéologique, in P. Bordreuil et D. Pardee, *La trouvaille épigraphique de l'Ougarit. 1 : Concordance* (Ras Shamra-Ougarit V) ; ERC, Paris 1989 : 13 (= abrégé ici *TEO 1, Concordance*).
2. « Une recherche historique en Haute-Mésopotamie syrienne », article introductif au rapport de fouille : *Tell Mohammed Diyab (campagnes 1987 et 1988)*, Paris, S.E.P.O.A. 1990 (*Cahiers de N.A.B.U. 1*).
3. Id. *ibid.* : 1.

4. “Une correspondance entre l’administration du pharaon Merneptah et le roi d’Ougarit”, dans ce volume, *supra* p. 77. Cette date ne peut cependant être calée à l’année près compte tenu de l’incertitude des diverses chronologies.
5. Selon la formule de Nougayrol (PRU IV : 13, n. 2) reprise par P. Bordreuil et D. Pardee dans *TEO 1. Concordance* : 7.
6. A. Bounni, J. et E. Lagarce *et al.*, « Rapport préliminaire sur la 3e campagne de fouilles (1977) à Ras Ibn Hani (Syrie) », *Syria*, LVI, 1979 : 237-244; id., « Rapport préliminaire sur la 4e campagne de fouilles (1978) à Ras Ibn Hani (Syrie) », *Syria*, LXVIII, 1981 : 294-297.
7. C’est notamment le cas depuis le minutieux travail de recherches, de recoupements et de contrôles effectué par les archéologues et les archivistes de l’équipe actuelle (B. Arzens, A. Caubet, J.-C. Courtois et M. Yon) lors de la préparation du corpus exhaustif de P. Bordreuil et D. Pardee (*TEO 1. Concordance*).
8. *TEO 1. Concordance* : 16-23.
9. C. Schaeffer, « Fouilles et découvertes des XVIIIe et XIXe campagnes, 1954-1955. Un four pour la cuisson des tablettes », *Ugaritica* IV, 1962 : 31-37 et fig. 38.
10. Yves Calvet a repris en 1979 la fouille de cette zone (il a en particulier mis au jour à cet endroit des marches d’accès au bassin que le premier fouilleur n’avait pas vues, ce qui montre bien que la fouille n’était pas terminée). Je le remercie d’avoir bien voulu me faire part de ses observations de terrain qui, selon lui (voir « Les bassins du Palais royal d’Ougarit », *Syria* LXVII, 1990 : 39-40 et note 2) indiquent clairement que l’interprétation comme « four à tablettes » ne tient pas.
11. Ces réflexions sont également nées de nos fréquentes discussions de terrain avec les autres membres de la mission (en particulier avec M. Yon, O. Callot et Y. Calvet), qui ont bien voulu m’autoriser à en faire état.
12. *La tranchée “Ville Sud”. Études d’architecture domestique (Ras Shamra-Ougarit X)*, ERC, Paris 1994 : 61 : « (...) un certain nombre de tablettes ont été retrouvées à des profondeurs supérieures à 2 m (...). Dans ce dernier cas, malgré la meilleure volonté, il est impossible que ces textes aient fait partie du même lot que les autres : ils étaient sous les sols dans la dernière phase d’existence de cette maison. Les fouilleurs, qui ont mené leur exploration en profondeur et apparemment sans tenir compte des sols, ont regroupé tous les textes : ces derniers paraissent désormais faire partie d’une seule bibliothèque qui, presque certainement, était au second étage. ». Cf. aussi P. Bordreuil et D. Pardee, *TEO 1 / Concordance* : 292-297, pour le détail des documents.
13. Pour le détail de celles-ci (et plutôt qu’à l’article quelque peu subjectif de C. Schaeffer (« Épaves d’une bibliothèque d’Ugarit », *Ugaritica* VII, 1978 : 399-402), on se reportera aux remarques de Pierre Bordreuil dans « Nouveaux textes économiques en cunéiformes alphabétiques de Ras Shamra-Ougarit (34e campagne 1973) », *Semitica* 25 (1975) : 19-29, ainsi qu’à la contribution du même, « Les circonstances de la découverte

épigraphique de 1973 », in P. Bordreuil (éd.), *Une bibliothèque au sud de la ville (Ras Shamra-Ougarit VII)*, ERC, Paris 1991 : 7-9.

14. “Une double lettre d’Ugarit”, *Compte Rendus de l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1972 : 6

15. Cf. M. Yon, J. Gachet et P. Lombard, « Fouilles de Ras Shamra-Ougarit 1984-1987 (44-47e campagnes) », *Syria*, 64 : 171-191; M. Yon, J. Gachet, P. Lombard et J. Mallet, « Fouilles de la 48e campagne (1988) à Ras Shamra-Ougarit », *Syria*, 67 : 1-9.

16. Le dégagement de cette maison s’est pour l’instant limité à la zone perturbée par le *blockhaus* intrusif de l’armée syrienne, ainsi qu’à quelques pièces adjacentes; la qualité du matériel recueilli incite cependant à la fouiller de façon plus extensive dans l’avenir. Sur l’identification possible de son occupant, cf. P. Bordreuil, dans ce volume.

17. P. Lombard, « Le gisement épigraphique de la maison de Ourtenou : une approche archéologique », in D. Arnaud (éd.), *Les textes des campagnes 1986-1992 du chantier Sud-Centre* (à paraître).

18. Voir notamment à ce sujet J.-Y. Monchambert, « La céramique de fabrication locale à Ougarit à la fin du Bronze Récent : quelques exemples », *Syria*, 60 : 25-45 ainsi que les remarques de M. Yon, P. Lombard et M. Renisio dans « L’organisation de l’habitat. Les maisons A, B et E » in M. Yon (éd.), *Le centre de la ville (Ras Shamra-Ougarit III)*, ERC, Paris 1987 : 116-117.

19. *Mycenaean Pottery*, Stockholm, 1941 : 465-470, que l’on complétera utilement par l’excellente synthèse de V. Karageorghis : « Le Style Rude », *Nouveaux documents pour l’étude du Bronze Récent à Chypre*, Paris, 1965 : 231-259.

20. M. Yon, « Note sur le “style Pastoral” », *Report of the Department of Antiquities of Cyprus* (1982): 109-114 ; E. Vermeule et V. Karageorghis, *Mycenaean Pictorial Vase Painting*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.) 1982 : 207ss. Ce style est bien attesté sur la côte levantine (Ras Shamra, Minet el-Beida, Tell Kazel, Byblos, Tell Abu Hawam, Gezer), mais encore plus à Chypre, d’où provient l’écrasante majorité des cratères de ce style, et où pourraient se situer les principaux ateliers.

21. E. Vermeule et V. Karageorghis, *Mycenaean Pictorial* (note 20), pl. VI.9; VI.60 ; VI.61 ; VI.62. Pour le détail, cf. P. Lombard, « Le gisement épigraphique de la maison de Ourtenou... » (à paraître, voir note 17).

22. E. Vermeule et V. Karageorghis, *Mycenaean Pictorial* : 67 (note 20).

23. D. Arnaud, « Première partie : les textes accadiens. Introduction », in P. Bordreuil (éd.), *Une bibliothèque au sud de la ville*: 11 (note 13).

24. Ces divers schémas sont commentés en détail dans P. Lombard, « Le gisement épigraphique de la maison de Ourtenou... » (à paraître, voir note 17). Nous nous contentons ici d’en résumer l’analyse.

25. Nous ne prenons pas en compte ici le dernier document figurant sur la diagramme (RS 86.2248), retrouvé à la surface même du sol et sans doute rejeté par l'engin mécanique de creusement de la tranchée du *blockhaus* militaire.

26. On rapprochera le cas de ces documents des textes déjà évoqués de la « Ville Sud » (*cf.* note 12), ainsi que du fragment de tablette RS 79.22 retrouvé sous le seuil d'une Maison du « Centre de la ville » : M. Yon, P. Lombard et M. Renisio, « Le centre de la ville... » : 33 (note 18).

27. J.-M. Durand, «Une recherche historique...» : 1 (note 2).

LISTE DES FIGURES

Figure 1. *Plan du tell et localisation du quartier « Sud-Centre ».*

Figure 2. *La maison de Ourtenou et l'emplacement de la trouvaille épigraphique de 1973-1992.*

Figure 3. *Fragment de cratère RS 92.2176-2178*

Figure 4. *Cratères RS 92.2233et RS 88.2222.*

Figure 5. *Fragment de cratère RS 92.2213.*

Figure 6. *Plan de la zone fouillée en 1986-1992.*

Figure 7. *Répartition spatiale des tablettes 1986-1992.*

Figure 8. *Répartition stratigraphique des tablettes 1986-1992, I: diagramme aléatoire*

Figure 9. *Répartition stratigraphique des tablettes 1986-1992, II: diagramme cumulatif*

FIGURES

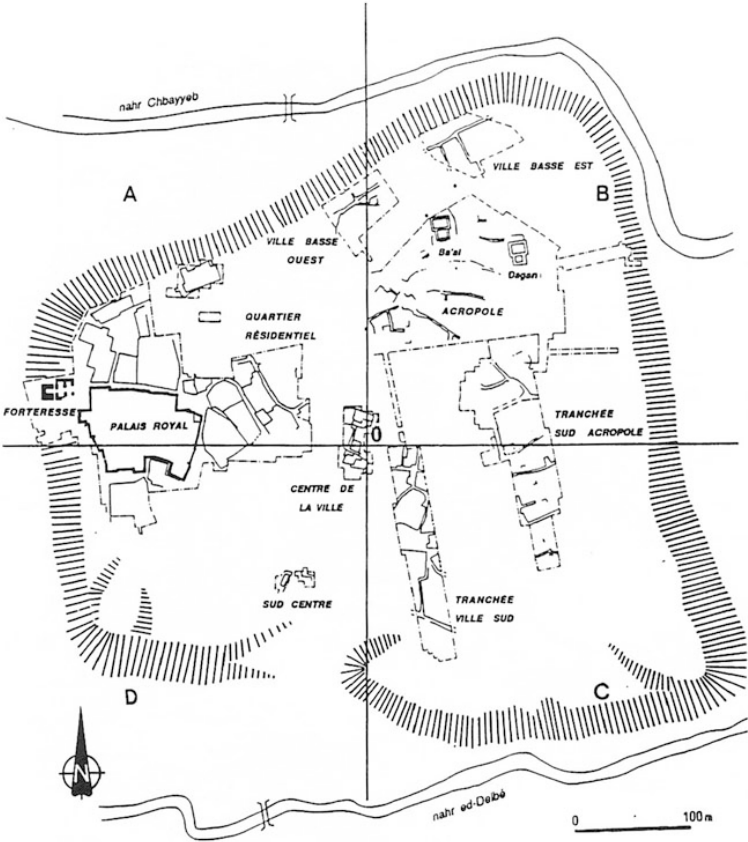


Figure 1



Figure 2

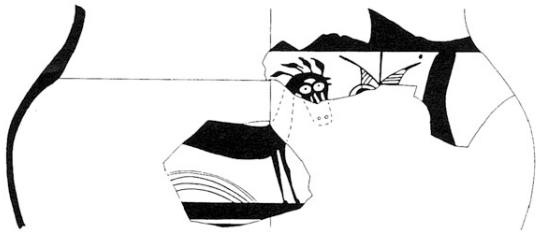


Figure 3

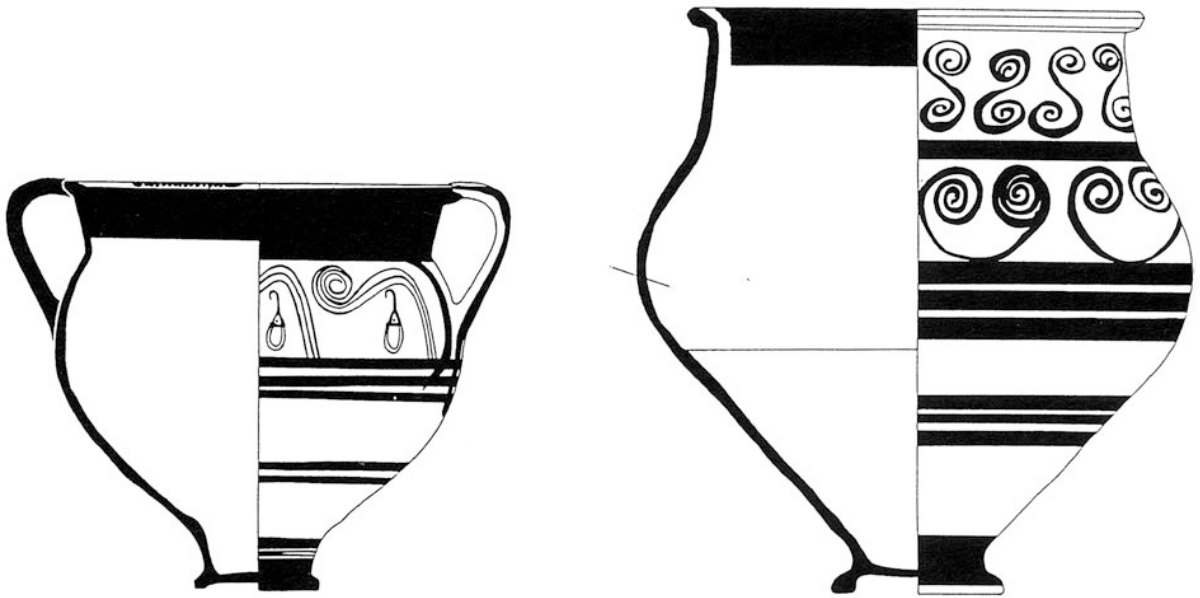


Figure 4

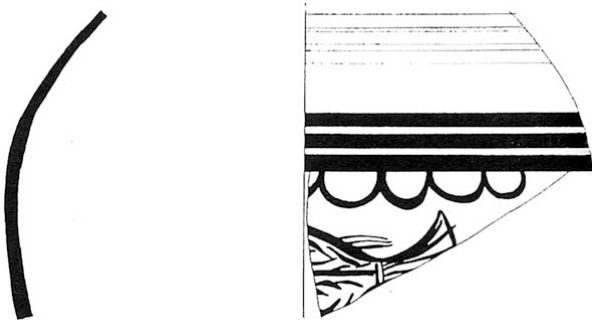


Figure 5

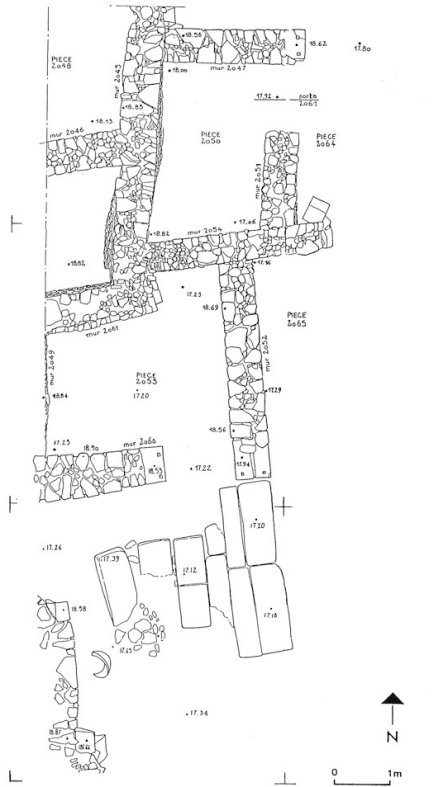


Figure 6

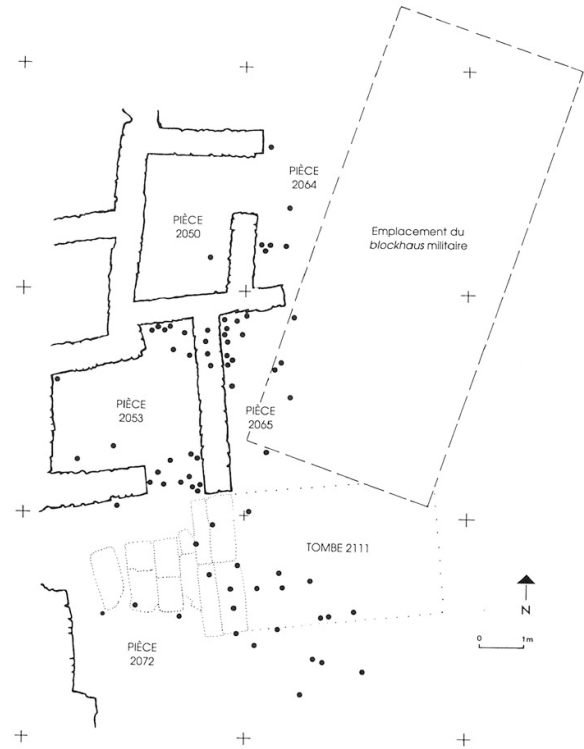


Figure 7

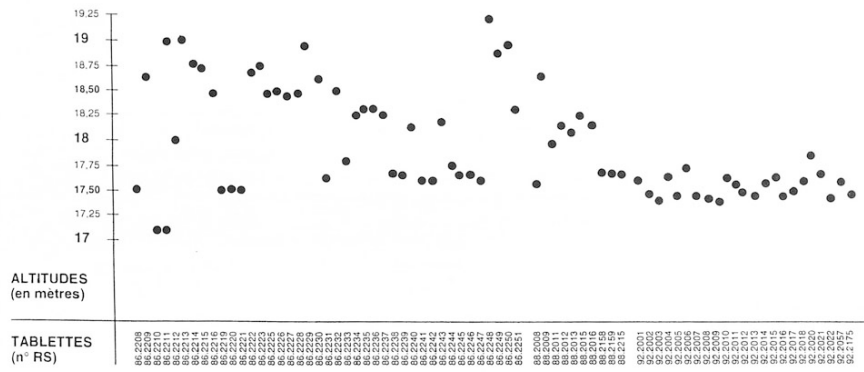


Figure 8

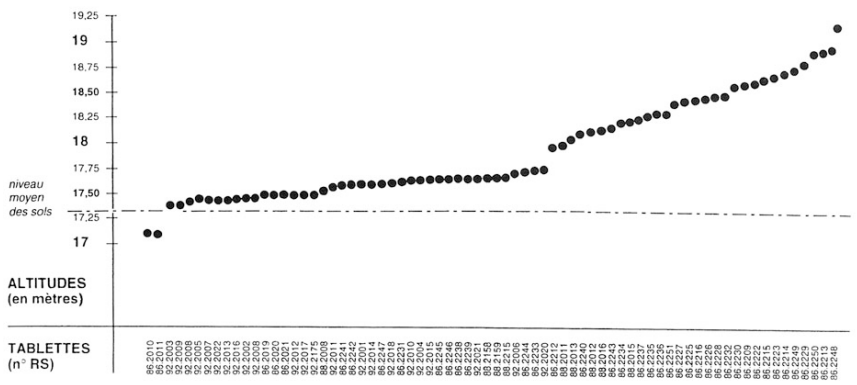


Figure 9